



HAL
open science

De la mobilité au projet migratoire : le fil d'Ariane du déplacement

Constance de Gourcy

► **To cite this version:**

Constance de Gourcy. De la mobilité au projet migratoire : le fil d'Ariane du déplacement. in Katja Ploog, Anne-Sophie Calinon et Nathalie Thamin (dirs), *Mobilité, Histoire et Émergence d'un concept en sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, collection Espaces discursifs., 2020. hal-02505931

HAL Id: hal-02505931

<https://hal.science/hal-02505931v1>

Submitted on 11 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la mobilité au projet migratoire : le fil d'Ariane du déplacement¹

Dans « The Sociological Tradition » Robert Nisbet se donne pour objectif de définir les « concepts fondamentaux qui, du point de vue historique, caractérisent la tradition sociologique et autour desquels elle s'articule » (Nisbet [1966], (2011) :9). Structurant la discipline naissante durant la période allant de 1830 à 1900, cinq « idées élémentaires », générales et transversales, sont identifiées qui donnent à comprendre la dynamique sociale et les tendances de la société après les bouleversements induits par les deux révolutions majeures des XVIII^e et XIX^e siècles : celle politique française et celle industrielle en Grande Bretagne. Parmi ces cinq idées – communauté, autorité, statut, sacré, aliénation – seul le statut et son antonyme « appartenance de classe » contiennent le projet d'une analyse de la société à partir des mobilités de positions dans un espace conçu comme une métaphore du social.

La mobilité dans un espace abstrait a ainsi permis à la discipline de se forger une spécificité doublée d'une reconnaissance (Sorokin, 1927). L'ouverture plus tardive à la prise en compte des déplacements dans l'espace géographique accrédite la thèse selon laquelle le social des sociologues a longtemps coïncidé avec les contours de la société comme objet d'étude de la discipline. La mobilité devient progressivement un « analyseur » du social (Bourdin, 2005), et, pour certains, une métaphore du social : « J'entre notamment dans le détail de quelques-unes des transformations matérielles en passe de refaçonner le « social », et surtout les différentes mobilités qui, par le biais de nos différents sens – voyages imaginaires, transmission des images et de l'information, virtualités et déplacements physiques, sont en train de reconstruire, matériellement, le « social comme société » en « social comme mobilité ». » (Urry, 2005)

Pour autant, l'étude de ce qui est stable et fixe a-t-elle vraiment caractérisé le projet sociologique naissant au détriment de l'émergence et du mouvement ? Nous interrogerons ainsi le sens donné à la mobilité dans les premiers travaux de la discipline et les raisons qui ont pu contribuer à en faire un impensé. L'articulation entre mobilité et migration permettra, dans un second temps, d'examiner les apports du projet migratoire et les effets de cette notion dans la connaissance des migrations².

Projet sociologique et mobilité : un impensé ?

Nous partirons du constat émis par Sassen (2009 :110) : « C'est peut-être une des ironies de ce début de siècle que de voir quelques-unes des vieilles questions de l'école de Chicago de sociologie urbaine refaire surface de manière prometteuse et stratégique pour permettre de comprendre certains problèmes importants d'aujourd'hui. » Ce constat peut-il être élargi aux travaux de sociologie des migrations ? Nous verrons que la mobilité est inscrite dans un horizon de sédentarité, mais elle n'est ni pensée comme une pratique à part entière, ni nommée comme telle bien qu'elle revête une grande importance dans la caractérisation de ces

¹ De Gourcy Constance Aix-Marseille Univ, CNRS, LAMES (UMR 7305), Aix-en-Provence, France. constance.degourcy@univ-amu.fr

Cet article doit beaucoup au groupe de réflexion initié en 2011 par le laboratoire Migrinter sur le projet migratoire auquel j'ai pu participer.

² Cet article doit beaucoup au groupe de réflexion initié en 2011 par le laboratoire Migrinter sur le projet migratoire auquel j'ai pu participer.

idéaux-types fondateurs de la modernité que sont l'étranger et l'émigrant. Alors que Simmel ([1908], 1999) fait de l'«étranger» une figure qui cristallise la tension entre proximité et distance dans le jeu des relations sociales, le paysan polonais dont le récit de vie a été recueilli par Thomas et Znaniecki ([1919], 1998) devint l'archétype de la figure du migrant. Pourtant, avant de devenir un «émigrant³» - et, ultérieurement, en Amérique, un «étranger» - celui-ci a mis en œuvre un certain nombre de déplacements qui peuvent être assimilés à des pratiques de mobilité. Autrement dit, le devenir migrant est précédé par des épisodes de mobilité dont le compte-rendu constitue un puissant fil narratif dans la mise en récit de ce parcours singulier. À maintes reprises, Wladeck revient sur ce qui le meut :

« Dès le départ de notre frère Alesky, j'ai commencé à préparer mon voyage bien que ne sachant où aller. Je savais que je ne retournerais pas chez M. Degurski, mais je n'avais aucun projet précis. Je suis parti à trois heures (...). J'avais préparé un petit baluchon que j'avais caché dans l'étable où je l'ai retrouvé après avoir dit au revoir à tout le monde à la maison. Je l'ai pris et je suis parti à l'aventure, sans but. » (p.143). « S'ils ne voulaient pas de moi [pour faire l'armée], je me trouverais dans l'obligation d'errer sur les routes comme un mendiant. Je préférais faire le travail le plus dur possible, jour et nuit, uniquement pour ne plus avoir à vagabonder, uniquement pour pouvoir travailler au même endroit » (p.322).

Menée sans but apparent, la mobilité est assimilée à une « attitude de vagabondage » par Thomas et Znaniecki (p.143). Le statut de ces errances et vagabondages est analysé comme le fruit d'une « désorganisation partielle de ses attitudes » (p. 432) de la part d'un être sans « personnalité créative », mû par ses « instincts ». Les lettres de proches qu'il recevra après son départ en Amérique accréditent également cette vision négative caractéristique de l'appartenance à des mondes régis par des codes différents : *« Je sais que si un homme souhaite travailler il peut trouver une profession (...) Mais il faut se fixer et rester en place plus longtemps, et ne pas courir d'un endroit à l'autre, comme tu le fais, comme un nomade que tu es. » (p. 423)*

Si ces errances occupent une place importante dans le récit de vie, elles sont investies d'un sens négatif, préjudiciable au devenir social du paysan polonais. Certes, cette vision du déplacement, qui ne s'énonce pas sous les traits désormais valorisés de la mobilité, est-elle significative du contexte social de l'époque l'assimilant à une forme de vagabondage, c'est-à-dire à une forme de mobilité connue pour être celle mise en œuvre par les surnuméraires (Castel, 1999). En outre, le projet sociologique s'affirme davantage dans la volonté de connaître les mondes sociaux en prise avec les bouleversements sociaux et politiques et leurs effets en termes d'émigration que les « errances » comme manifestation de ces bouleversements. En nous affranchissant cependant du cadre analytique retenu par les auteurs qui font d'un destin singulier le révélateur de ces perturbations, il est possible d'analyser ces mobilités à partir d'une problématique de la subjectivation portée par l'espoir d'accéder à une vie meilleure pour ce jeune « surnuméraire ». Ainsi, peut-on souligner combien cette quête existentielle de soi⁴ qui se manifeste par ces mobilités erratiques, menées sans but apparent, sans accès au monde, mais avec la volonté délibérée de trouver une place, correspond aux caractéristiques d'une constellation moderne de la mobilité (Barrère, Martuccelli, 2005).

³ La caractérisation du paysan comme migrant tient sans doute à l'engagement de Znaniecki en faveur de la protection des émigrants polonais. Il consacra de nombreux écrits et rapports à ce sujet.

⁴ « Et puis, je suis jeune, je veux connaître le monde, les hommes et apprendre à mieux travailler encore » (p.189)

De ces constats résultent deux remarques. La première consiste à souligner les liens étroits entre pratiques de mobilité et pratiques migratoires. Le devenir migrant de Wladeck avait, en effet, d'autant plus de chance de s'accomplir que celui-ci a été très tôt contraint de quitter le domicile familial, inaugurant ainsi de longues périodes d'alternance entre mobilité et retours. La seconde porte sur les conditions du passage de la mobilité à la migration en Amérique. Certes, la destination américaine constituait déjà pour de nombreux Polonais un horizon migratoire bien connu ; les « réseaux » ainsi constitués favorisant la migration. Ce Polonais, presque trentenaire, savait d'ailleurs pouvoir bénéficier de la présence de l'une de ses sœurs déjà établie à Chicago, ce qui ne pouvait que faciliter son installation et l'encourager à partir. Pour autant, sans intention formelle de partir – au prix de renoncements – il aurait pu rester près de ses proches et se satisfaire de ce qu'il avait entrepris dans différents domaines. Pourquoi donc partir ? Dans quelle mesure, le passage de la mobilité à la migration témoigne-t-il de l'existence d'un projet migratoire ?

2. le projet migratoire

Le projet migratoire, cette notion descriptive et interprétative des mobilités et migrations bénéficie, depuis les années 1970, d'un intérêt croissant en sociologie et géographie. Nouveau jalon dans le champ des études sur les migrations internationales, il témoigne d'une évolution épistémologique qui renouvelle la compréhension des migrations et éclaire les pratiques de mobilité à partir des temporalités sociales, biographiques inscrites dans le projet.

Cette notion offre ainsi une alternative heuristique aux théories d'inspiration néo-classique qui, en économie, ont longtemps fait florès. Basées sur le modèle push/pull et mobilisant un schème d'analyse causal des comportements humains dans l'espace, ces théories reposent sur le postulat d'une ontologie rationnelle de l'individu qui cherche à maximiser ses intérêts et ses profits en tenant compte des disparités et déséquilibres entre les espaces de départ et d'accueil. Ces approches développent également une conception « balistique » des parcours orientée autour de la prise en compte des espaces de départ et de destination comme lieu de déploiement des migrants. La temporalité des parcours, les espaces traversés, l'histoire et le vécu du migrant et de son groupe d'appartenance importent moins que l'optimisation liée au changement de lieu.

Si ces théories néoclassiques reposent sur une approche modélisée des migrations, elles ont aussi permis de forger des hypothèses explicatives du comportement migratoire : le principe de rationalité migratoire (Brun, 1993) lequel n'est pas sans lien avec la notion de stratégie, souvent articulée avec celle de projet migratoire. Le projet migratoire se nourrit ainsi de ses approches tout en s'en démarquant. En réintroduisant dans l'investigation ce qui avait été évincé par les théories néoclassiques, la compréhension des mobilités et migrations s'en trouve complexifiée. Des migrations qui ne répondent pas spontanément aux critères de rationalité – notamment celles qui ne se traduisent pas par un gain en termes économique – entrent désormais dans l'analyse comme dimension du projet.

Plus largement, l'introduction de la notion de projet migratoire dans le champ des migrations internationales ouvre trois chantiers majeurs de renouvellement de réflexion et de débats tant sur le plan théorique que sur celui méthodologique. Nous analyserons les effets de ces débats à deux niveaux : un premier portant sur la conception de la migration et un second sur l'ontologie de l'acteur migrant. Nous verrons également combien combinées, ces conceptions

sont révélatrices d'un nouveau programme de recherche en sociologie sur les mobilités et migrations.

- La contrainte *versus* l'obligation : un chantier de réflexion au cœur du projet

En première analyse, l'existence d'un projet migratoire, délimite une ligne de partage entre les migrations subies, contraintes (et vécues comme telles par celui ou celle qui les met en œuvre) et les migrations choisies, souvent qualifiées d'autonomes où le sujet migrant organise en un pour-soi l'extériorité matérielle et sociale de son environnement (Ma Mung, 2009). Lire les parcours migratoires en mobilisant la notion de projet suppose ainsi de mettre en retrait – sans pour autant les évincer – les "déterminants" comme déclencheurs de la mise en mouvement (Boyer, 2005 ; De Gourcy, 2013). Sur le plan théorique, une telle démarche nécessite de donner à la migration d'autres fondements que la contrainte, l'intérêt ou la violence et de saisir la migration comme une forme ancienne de liberté, celle de pouvoir circuler. La notion d'obligation (Mauss, 2013) considérée au sens moral du terme comme ce qui « oblige » un individu à partir, alors même qu'il pourrait rester sur place, offre une alternative pour comprendre la mise en mouvement. Cette approche inverse ainsi le point de vue dominant par le fait de concevoir les migrations comme ce qui permet de s'affranchir des contraintes ou de composer avec, plutôt que d'être régies par elles. En outre, en restituant l'épaisseur sociale, historique et biographique de l'acte migratoire, le chercheur ne préjuge pas de la finalité du projet mais suit son évolution tout au long du parcours : le projet acquiert ainsi une matérialité qui entre dans le champ de l'analyse.

-D'une sociologie de l'immigration à une sociologie des migrations : les compétences comme expérience.

En deuxième analyse, lire les parcours à travers le prisme du projet migratoire renouvelle les catégories d'analyse de l'acte migratoire et renverse les angles d'approche souvent mobilisés. Alors qu'en France l'intérêt porté aux migrations s'est longtemps focalisé, dans le sillage des travaux de Sayad (1999), sur la figure masculine de l'immigré, l'apport heuristique du projet migratoire se traduit par la substitution d'une sociologie des migrations et des migrants – ceux qui circulent – à une sociologie de l'immigration et des immigrés, soit ceux qui entrent dans un territoire pensé en référence à un Etat. Cette orientation qui introduit dans l'analyse d'autres dimensions que celle économique permet de prendre en compte les compétences et, plus largement, le savoir migrer⁵ des acteurs de la mobilité. Le déploiement de ces compétences trouve désormais un terrain privilégié avec le développement des technologies de la communication. Le maintien des liens de permanence – davantage que de proximité – nécessite en effet des compétences qui, en se déclinant au quotidien permettent de compenser l'absence, voire de la justifier quand la promesse d'un possible retour – dont la forme pérenne ne devient qu'une parmi d'autres – se fait attendre. Le projet devient ainsi le révélateur des temporalités sociales tissées par des attentes qui « obligent » le migrant à l'égard de ses collectifs d'appartenance⁶.

Une telle approche qui met en évidence les compétences des migrants permet d'articuler la dimension individuelle du projet à une dimension collective, révélatrice des fondements sociaux dudit projet. Il revient ainsi à Paul-André Rosental (1999) de souligner le processus

⁵ Cf. infra « Le savoir migrer et le savoir circuler en sociologie de la migration ».

⁶ La correspondance, et plus largement les échanges à distance constituent un matériau d'analyse de la façon dont se jouent et se rejouent les attentes au sein des collectifs (Sayad, 1985)

de mobilisation familiale qui favorise la mobilité de courte et de longue distance au XIX^e siècle dans l'espace rural français. La mise en évidence de projet migratoire forgé à l'échelle du groupe familial offre une alternative à l'explication mécanique du mouvement en termes de réponse à un *stimuli* extérieur. Ce faisant, l'auteur introduit l'intentionnalité dans la conception de l'acteur migrant à qui revient en dernière instance la décision de partir.

-L'événement, l'inattendu et l'imprévisible comme matériau du projet

En dernière analyse, l'analyse des parcours par le biais du projet migratoire permet de réinsérer dans l'analyse ce que les théories néo-classiques avaient évincé : l'inattendu, l'incertitude, l'imprévisible, c'est-à-dire la matière saillante et néanmoins singulière de chaque parcours. Faire du projet migratoire le prisme d'analyse des parcours donne à voir la façon dont les migrants composent avec ce qu'ils n'avaient pas anticipé – et qui ne peut toujours l'être – afin de comprendre la façon dont ils font face à l'imprévisible, à l'aléa, et, plus largement, à l'événement et reformulent le cas échéant leur projet. Une telle approche est étroitement adossée aux points précédemment développés, c'est-à-dire à une conception de la migration qui n'est pas régie par des déterminants et à une ontologie de l'acteur migrant conçue comme dépositaire de compétences et de savoir-faire qu'il déploie dans l'action.

Selon cette approche, la migration n'est pas sans effet sur celui ou celle qui l'exerce, elle agit sur le parcours biographique du migrant et peut avoir des conséquences en termes de bifurcation (Grossetti, 2006). Ainsi, le projet est-il recomposé à partir de cet inattendu, de cet imprévisible qui font événement à l'échelle d'une existence. Souvent associée à une conception fixiste de l'appartenance, la notion d'ancrage dans un lieu de la mobilité gagnerait ainsi à être revisitée à partir de l'inattendu et de l'imprévisible et de leurs effets en termes de bifurcation.

Pour conclure

Longtemps, la thématique de la mobilité est restée dans l'ombre des analyses portant sur le changement social. Or l'absence de prise en compte ne signifiait pas absence de mobilité comme nous avons essayé de le montrer à partir de l'exemple du célèbre paysan polonais. La mobilité qui parcourt cette œuvre est fondatrice dans ce récit singulier et exemplaire d'un rapport à l'inconnu que le projet migratoire va ainsi rendre tangible. En tenant compte dans les parcours de l'histoire et de la mémoire, cette notion permet ainsi de considérer les mobilités et migrations comme une manière d'agir sur le monde en même temps que le monde agit sur eux. Autrement dit, le projet migratoire ne développe pas une conception instrumentale des migrations. Il introduit dans chaque parcours l'énigme de savoir pourquoi partir et ce faisant, ouvre l'enquête sur les plis singuliers du social et leur capacité à dire, à révéler le monde en changement.

Bibliographie

Barrère A., Martuccelli D., « La modernité et l'imaginaire de la mobilité : l'inflexion contemporaine », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXVIII, 2005, pp. 55-79.

Boyer F., (2005), « Le projet migratoire des migrants touaregs de la zone de Bankilaré : la pauvreté désavouée », *Special Issue on African Migrations, Historical Perspectives and Contemporary Dynamics, Stichproben Vienna Journal of African Studies* (8), pp. 47-67

- Bourdin A., « Les mobilités et le programme de la sociologie », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXVIII, 2005, pp. 5-21.
- BRUN J. « La mobilité résidentielle et les sciences sociales ; Transfert de concept et questions de méthodes », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°59-60, juin-septembre 1993, pp.2-13.
- Castel R., *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Paris, Gallimard, 1999, 813p.
- De Gourcy C., « Partir, rester, habiter : le projet migratoire dans la littérature exilaire », *Revue Européenne des Migrations internationales*, 2013, (29) 4, pp. 43-57.
- Grossetti M., « L'imprévisibilité dans les parcours sociaux », *Les Cahiers internationaux de sociologie*, 2006, p. 5-28.
- Ma Mung Emmanuel, « Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales : 'penser de l'intérieur' les phénomènes de mobilité », in Dureau Françoise, Hily Marie-Antoinette (dir.), *Les Mondes de la mobilité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, pp. 25-38.
- Mauss M., *Sociologie et anthropologie*, Paris, Puf, 2013.
- Nisbet Robert, *La tradition sociologique*, Paris, PUF, [1966], 2011.
- Rosental Paul André (1999) *Les sentiers invisibles. Espace, familles et migrations dans la France du 19e siècle*, Paris, Éd. de l'EHESS, 255 p.
- Sassen *La globalisation. Une sociologie*, Paris, Gallimard, 2009. p. 110.
- Sayad, Abdelmalek, 1985, « Du message oral au message sur cassette, la communication avec l'absent », *Actes de la recherche en sciences sociales* 59, p. 61-72.
- Sayad A., *La double absence*, Paris, Seuil, 1999.
- Simmel G., *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999.
- Sorokin P., 1927, *Social mobility*, New York, Harper & Brothers.
- William I. Thomas et Florian Znaniecki, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique: récit de vie d'un migrant (Chicago, 1919)*, précédé de « Une sociologie pragmatique » par Pierre Tripier, Paris, Nathan, coll. Essais et Recherches, série Sciences Sociales, 1998, 446 p.
- Urry J. *Sociologie des mobilités; Une nouvelle frontière pour la sociologie ?* Armand Colin, 2005